Cécile
Ladjali

Les vies d'Emily Pearl

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans un manoir anglais, à la fin du XIX^{e} siècle, Emily Pearl a trouvé une place comme préceptrice du fils d'un lord. Le petit maître est attachant, son père est un veuf d'une séduction puissante. Emily entame avec ardeur cette existence prometteuse. Mais la réalité resterait fade sans les mots dont elle la colore, et sans les lettres de sa mystérieuse sœur Virginia, partie vivre en Amérique. A son journal, Emily confie son espérance de la rejoindre, ses bonheurs et frustrations, ses amours avec le maître des lieux, ses grands rêves et, bientôt, mille petits mensonges dont les conséquences parfois tragiques lui donnent le vertige…

Dans ce livre bruissant de confidences et de passion, Cécile Ladjali déploie un art consommé du trompe-l'œil. Elle compose un faux *roman de genre* – victorien, domestique, intime – pour mieux explorer la condition d'une jeune femme anglaise à l'aube du nouveau siècle. Elle détourne, au passage, les règles et le code narratif du *journal*, et montre combien nos vies sont improvisées… comme nos fictions.

CÉCILE LADJALI

Romancière, dramaturge, essayiste, Cécile Ladjali a publié Les Souffleurs *(roman, Actes Sud, 2004),* La Chapelle Ajax *(roman, Actes Sud, 2005),* Louis et la jeune fille *(roman, Actes Sud, 2006),* Mauvaise langue *(essai, Seuil, 2007 ; prix Femina pour la Défense de la langue française) et, en collaboration avec George Steiner,* Eloge de la transmission *(essai, Albin Michel, 2003). Enseignante, elle vit à Paris.*

DU MÊME AUTEUR

ÉLOGE DE LA TRANSMISSION : LE MAÎTRE ET L'ÉLÈVE. ENTRETIENS AVEC GEORGE STEINER, Albin Michel, 2003.
LES SOUFFLEURS, Actes Sud, 2004.
LA CHAPELLE AJAX, Actes Sud, 2005.
LOUIS ET LA JEUNE FILLE, Actes Sud, 2006.
MAUVAISE LANGUE, Seuil, 2007, prix Femina pour la Défense de la langue française.

© ACTES SUD, 2008
ISBN 978-2-330-02628-8

NOTE DE L'ÉDITEUR

À l'intérieur de son roman, l'auteur présente cette histoire d'un seul tenant, sans chapitre. Dans la version numérique, un découpage fut parfois nécessaire, et nous prions le lecteur de bien vouloir garder à l'esprit le souffle continu de l'ensemble.

CÉCILE LADJALI

LES VIES D'EMILY PEARL

roman

ACTES SUD

à Violet, ma fille

Je regarde le vent caresser les blés qu'on fauchera bientôt à Chichester. Je pense à Virginia. Ma sœur est partie pour la ville le jour de Noël afin de trouver du travail. Je crois qu'elle a choisi cette date pour faire de la peine à maman et rappeler qu'elle nous est indispensable. Je ne lui en veux pas. J'aime mon aînée. Elle me manque comme le soleil. Aujourd'hui, il brille très haut. Nous sommes à la fin de l'été 1897. J'ai l'impression que Virginia va apparaître en bas du chemin qui grimpe jusqu'à notre maison. Je m'attends à la voir s'approcher dans sa robe noire étriquée, portant sa lourde valise et traînant dans la poussière des godillots lacés jusqu'aux genoux. Comme toujours, elle aura son air renfrogné pour ne pas prendre le risque de montrer qu'elle est contente de nous revoir. C'est moi qu'elle prendra dans ses bras en premier. Après le repas, quand il sera l'heure de regagner sa chambre, elle embrassera notre mère sur le front et posera furtivement sa main sur l'épaule de notre père pour aussitôt la retirer. Elle feindra alors d'avoir une mèche gênante à arranger dans son chignon défait. Elle est comme cela, Virginia. Un oiseau écorché. Têtu. Un piaf tout gris, qui n'ose pas dire qu'il aime. Mais moi, Emily, je le sais.

Je travaille chez Lord Auskin. Il m'a engagée comme gouvernante. Lord Auskin est bel homme. Sa femme, Mary, est morte en couches il y a huit ans en donnant naissance à leur unique enfant. Un garçon. Terence. Il est très vilain, car il a été défiguré par les forceps, mais d'une intelligence remarquable. Je crois qu'il est surdoué. J'assume aussi le rôle de préceptrice. Mes parents sont fiers de moi, car ils pensent que je suis une *intellectuelle.* Ils se trompent. J'aime les champs de genêts et le bruit des ruisseaux, le rond des grands lacs et la douceur de la pluie. Je n'apprécie les livres et les travaux de copie que parce qu'ils me rappellent la richesse qui s'attache à la vie. Une espèce d'exception. La vie est un bijou rare, même si elle est la chose la plus communément répandue. Comme la mort. Mais je réfléchis beaucoup, peut-être même trop, et je sais qu'elle ne va pas de soi, la vie. Un rien pourrait contrarier son cours. Faire que tout cesse. Que tout devienne noir. Je n'ai jamais peur, quand je pense à cette nuit-là. Je l'attends. Tranquillement. J'ai cessé de compter les jours depuis que je travaille au Castel. De la fenêtre de ma chambre, derrière les deux vallons qui dessinent une sorte de grand corps vert, un corps de femme qui s'élance dans les lointains de la propriété ducale, je vois la petite maison de mes parents collée à son bois de chênes. Les mêmes arbres centenaires ont poussé dans le parc de Lord Auskin où Terence monte à cheval, tire à l'arc et s'exerce à l'escrime. Mais je ne peux pas m'empêcher de les trouver plus majestueux que ceux de la chênaie attenante à notre maison. Je suis d'une classe modeste. Je ne suis ni complexée ni envieuse. Ce qui n'est pas le cas de Virginia. Je lui ai dit pourtant que travailler en ville serait le meilleur moyen pour s'installer à jamais dans cette

nasse. Elle n'a pas voulu m'entendre. Par les lettres qu'elle m'envoie, je sais qu'elle est malheureuse. Virginia n'admettra jamais qu'elle s'est trompée : Tu sais, Emily, je sors du lot des misérables, depuis que j'ai obtenu un poste de fileuse. De fait, je ne travaille que soixante-dix heures par semaine au lieu de soixante-quinze. Une aubaine, tu ne trouves pas ? Même si la chose est immorale, j'ai l'opportunité de diriger des enfants de moins de dix ans. Eux, ne me porteront jamais la contradiction et ne pourront pas manigancer une révolte ouvrière… Pauvre Virginia ! Ma sœur est coincée. Elle ne le sait pas.

J'envisage souvent l'instant où elle reviendra. Peut-être le soir de Noël ? Elle montera vers la maison sur le chemin. Elle portera sa lourde valise et traînera ses godillots dans la gadoue. Quand elle sera suffisamment proche de moi, je croirai voir de la neige sur sa redingote aubergine. Mais il ne neigera pas, car les hivers sont doux chez nous. Il s'agira de bouloches que les pans de coton qu'elle file à l'usine auront déposées sur ses vêtements sombres d'ouvrière. Ses cheveux noirs en seront piqués eux aussi. Elle fera sans doute peine à voir, *ma petite pelucheuse*. Je sais aussi qu'elle ne se plaindra pas et qu'elle nous fera croire que tout va bien. Nous passerons de jolies fêtes de fin d'année, même si, fin janvier, il est certain que j'en aurai oublié la saveur.

J'aime enseigner à Terence. Il est adorable, ce bambin ! Sa laideur aurait pu le rendre mauvais, mais il n'en est rien. Je le trouve même, en raison de sa difformité, tout à fait touchant. Je pense que

les enfants qui souffrent d'un handicap physique entretiennent un rapport au monde plus singulier, plus fort que les autres. Ce lien secret se situe en dehors du compromis ou de la complaisance. Il existe une sorte de troc entre l'existence et l'enfant difforme. Le monde est dur, mais le petit monstre sera intransigeant avec son entourage pour presser de ce fruit d'infortune la sève indispensable à ses rêves. Et, nourries au sein de l'exigence, actions et pensées de l'enfant dépasseront celles des autres petits. L'homme qu'il deviendra aménagera les creusets de son mal, afin qu'y coule l'or le plus pur. Et les hommes normaux oublieront sa difformité pour enfin l'admirer. Ils voudront même lui ressembler. La beauté sait être ironique.

Je ne crois pas être jolie. Lord Auskin n'a jamais posé les yeux sur moi de cette façon qui indispose tant les femmes, averties par telles ou telles circonstances précoces de la vie qu'elles sont capables d'un charme certain. L'existence ne m'ayant rien indiqué de ce côté-là, je vais tranquille parmi les hommes sans les redouter. Je devrais peut-être me tenir sur mes gardes, mais je veux croire que je suis hors de danger. Est-ce le cas pour Virginia ? Ma question n'a pas de sens. Virginia est extraordinairement belle, même si les garçons de l'école se moquaient d'elle en raison de sa maigreur et de sa grande taille. Je ne possède qu'une seule photographie de ma sœur. Un portrait sépia que le temps a rendu presque rouge. Une sorte de coucher de soleil ou d'incendie de forêt ! Elle sourit dans ces flammes quel que soit le livre dans lequel je glisse son sourire. Car la photographie de ma sœur me sert de marque-page. Son visage sied

à toutes les histoires que je lis. Son ovale va bien aux poèmes des Français. Sa blancheur aux romans russes. Le noir de ses yeux et l'épaisseur de ses sourcils au théâtre, qu'il soit grec ou anglais. Quand Virginia ne décide pas du destin d'un prince ou d'une blanchisseuse, je l'imagine à l'usine filant le coton. Elle trime en compagnie de femmes mais, au petit matin, quand il faut passer aux vestiaires, je suppose qu'elle est avec les hommes et que ces derniers ne se gênent pas pour lorgner sur elle. Il n'y a pas plus farouche que ma sœur. Je crois qu'elle n'a jamais eu d'amant : Je déteste les hommes, Emily. Oui, je les méprise… Je pense qu'elle allait trop loin dans les mots le soir de cette confidence – nous étions toutes les deux blotties auprès du poêle, enroulées dans le même châle au crochet – mais cet aveu cachait autre chose. La peur des autres. Virginia n'avait jamais quitté notre ferme et, parce qu'elle avait toujours marché sur le même chemin, caressé les mêmes arbres, écouté chanter le même ruisseau, je fus prise de vertige quand elle m'annonça qu'elle partait pour la ville : Il me faut gagner ma vie. J'en ai assez de dépendre des autres… Cette décision cachait un événement survenu dans la vie de ma sœur et qu'elle taisait. Sa passion récente pour l'indépendance et le mouvement me renvoya cruellement à l'inertie de mon existence et n'eut d'autre effet que de m'encourager à imiter celle qui, pour moi, devenait de jour en jour une divinité.

Voilà plusieurs mois que Virginia est à Londres. Je n'ai de cesse que je ne mène mon enquête sur les raisons de son départ qui conserve pourtant tout son mystère. Terence recopie des vers de Keats. J'ai

choisi ce poème car il y est question de vent et de chevaux et le fils de Lord Auskin affiche une passion croissante pour l'équitation. Je crois que cet après-midi nous n'étudierons pas. Nous irons en forêt dégourdir les jambes des chevaux ainsi que nos pensées. J'en profiterai pour faire prendre l'air à cette caboche qui n'en peut plus de retourner dans tous les sens les derniers souvenirs qu'elle garde de Virginia.

Mon cher cahier, me voilà fort embêtée ! Terence a fait une chute de cheval, sans gravité, mais j'ai bien cru que Lord Auskin me licencierait sur-le-champ : Ne deviez-vous pas garder la chambre cet après-midi, Miss ? La journée n'était-elle pas dédiée aux mathématiques ? Il était sincèrement furieux et, à la fois, j'ai senti dans la colère de cet homme un je ne sais quoi que je ne parvenais pas à identifier. Et puis l'humeur du maître est passée avec le retour de la pluie. La tristesse des journées à Green Worps semble l'apaiser. Au milieu de tout ce gris, c'est comme s'il trouvait ce qui lui manquait. Qu'est-ce qui fait donc défaut à cet être qui possède déjà tout ? Au rythme des questions qui restent sans réponse, les heures passent, indolores. Je suis dans ma chambre, sous les toits, à regarder les gouttes tomber sur le carré gris de ma vie. Vu de ma cellule, le monde est étroit, vitreux. Il tient dans un cadre de un mètre sur un, à peine. Le carré gris de la fenêtre cerne la petite maison de mes parents. Le tableau qu'il construit est celui d'un peintre *réaliste*. Je déteste le réalisme. Lord Auskin apprécie que l'étude des images prévue pour Terence porte plus volontiers sur des peintres comme Rossetti ou Burne-Jones. Les symbolistes ont mauvaise réputation en Angleterre. On

les trouve *sulfureux*. Ils sont associés, dans l'esprit des bourgeois, à des auteurs dont le dandysme fait scandale. Or, Lord Auskin ne subit pas l'influence délétère de cette vogue puritaine qui, d'après Virginia, est une véritable peste à Londres : Emily, je vais te raconter une histoire bien triste. J'avais une amie prostituée, Anais Lane Rose. Un joli nom un peu trop long, ne trouves-tu pas ? Au début, Anais Lane Rose travaillait à l'usine avec moi. Un soir, après le boulot, un gars éméché l'a violée aux vestiaires. Elle a fichu le camp. Elle a dû penser qu'au point où elle était rendue, elle n'avait plus qu'à choisir le métier qui payait le mieux. La rue paye mieux que l'usine, Emily. Mais la fille a été raflée une nuit. Et on dit même que les services secrets de la reine liquident les prostituées dans des caves ou les enferment dans des asiles d'aliénés pour les trépaner… Lord Auskin m'encourage à aller dans le sens de la sédition. J'aime son indépendance d'esprit, même s'il m'agace à passer ses journées dans la chapelle familiale. Il n'y prie pas. Il tue le temps. C'est tout.

Je ne crois pas en Dieu. Virginia, en revanche, est très pieuse. Avant de partir, elle m'a raconté que la ville l'attirait en raison des nombreuses églises qui s'y trouvaient. Je reçois une lettre par semaine de ma sœur. Elle les dépose toujours au même bureau : Emily, la poste est face à la Tamise, et, à la seconde où je glisse une lettre dans la boîte, j'ai déjà rendez-vous avec toi ! Virginia s'évertue à penser que les lettres qu'elle m'envoie remontent le cours de l'eau à bord d'une péniche jusqu'à notre maison. Or, ce sont les voitures de poste qui acheminent le courrier jusqu'à nous. La Tamise coule dans l'autre sens, pour tomber dans

la mer. Mais Virginia s'entête à vouloir considérer les choses à l'envers. C'est ainsi que le monde *tourne rond* pour elle. Ecrire doit lui coûter beaucoup, car les mots ne lui viennent guère facilement, quand elle se trouve devant le papier. Sa prolixité inattendue des dernières semaines m'indique qu'elle s'est fait aider : Il y a des ouvrières lettrées à l'usine, Emily. On les reconnaît à leur air qui est de loin le plus malheureux. Elles regardent le vide à longueur de temps et tout le monde se demande ce qu'elles font là. Tu vois, c'est un peu comme quand le soleil brille en janvier, cela choque l'œil et le cœur qui ne sont presque pas contents, parce qu'ils attendent la neige et voudraient bien voir tout ce bleu bizarre disparaître au profit de grandes nappes de coton gonflées de féeries. Nous, travailleuses, on souhaiterait être au calme, rester entre nous, bien tranquilles, et continuer à filer sans se poser de questions. Mais ces filles, avec leurs yeux, nous obligent à penser et alors c'est encore plus difficile.

C'est drôle, mais je sais que ma sœur *pense* en dépit de ce qu'elle revendique. Elle s'est cassé le poignet lors d'une bagarre organisée par des piliers de grève le mois dernier. Elle n'a pu travailler qu'à mi-temps en raison de son handicap. Elle m'a écrit pour que je prévienne papa et maman qu'il serait bien possible qu'elle rentre chez nous avant l'heure : Tu comprends, Emily, je n'ai même plus de quoi acheter mon pain ni mon lard. Je meurs de faim et ce n'est pas rien d'avouer cela pour une fille dont l'appétit est, comme tu le sais, celui d'un moineau. Heureusement, il y a les églises à Londres. Tant d'églises… Je crois que Virginia est tombée amoureuse d'un pasteur. Elle

ne me l'a pas écrit comme cela, mais je l'ai deviné. L'aveu étouffé s'était glissé dans une lettre récente. Or la chose est plus ancienne. Elle trouve ses racines dans l'été qui a suivi son départ de la maison : J'étais à Hyde Park. Il faisait nuit. Je croisais parfois un couple enamouré. Puis une vieille femme qui se servait de son ombrelle comme d'une canne. Un matelot en permission, le dos écrasé par le poids d'un sac en toile de jute, est passé devant une petite église entourée de myrtes. Les buissons dégageaient une belle odeur, celle des grands rochers bruns qui habillent les côtes à l'Ouest, chez tante Margaret. Je me suis sentie bien. Je suis entrée dans l'église. Son intérieur était moins accueillant que ce que j'en avais dehors arraché à la pénombre. Mais mon attirance pour ce lieu ne pouvait être un leurre. Alors j'ai aussitôt cherché des visages d'ange ou de madone qui pouvaient me rassurer. Et j'ai aperçu le pasteur Eliot. Il sortait du confessionnal. Il tenait une Bible dans la main gauche. L'édition était volumineuse et j'ai réalisé pour la première fois à quel point ses mains étaient puissantes. Je me suis dit que cela n'était pas ordinaire pour un prêtre. Puis, me souvenant des buissons de myrtes qui dessinaient le périmètre odorant du cloître, il m'est apparu évident que leur vigoureuse beauté était de son fait, à lui… En lisant ces lignes qui n'étaient rien d'autre qu'une confession, j'ai su que Virginia était tombée amoureuse du pasteur Eliot.

Terence me demande souvent pourquoi nous restons saison après saison confinés au Castel. Il est vrai que le fil de nos jours finit par ressembler à un sautoir aux perles devenues grises à défaut d'être portées et de sentir la chaleur d'un cou.

Oui, les bijoux aussi ont leur coquetterie ! Même si je partage son avis, je réponds à Terence, en gentille hypocrite pétrie de consignes parentales, que la ville n'a rien d'attirant et qu'il est préférable de profiter du cottage et des promenades à cheval. Le bambin sort alors de ses gonds : Ce que tu me dis est faux, Emily ! Je t'en veux de ne pas me dire la vérité. Tu es une méchante menteuse ! Les livres racontent le contraire. C'est ce que j'ai appris avec toi. Melville, Dickens parlent des villes et c'est là que les caractères hors du commun se forgent. Oliver Twist, la petite Syssy… Je ne sais quoi répondre, quand le petit montre tant de perspicacité, faisant de moi l'heureux professeur à l'origine de ce bon sens qui a la fourberie de se retourner contre lui. Je pense secrètement que Terence a raison, d'autant plus que la métamorphose de Virginia se fait sensible au fil de ses derniers courriers. Quelle différence avec moi ! Je végète à Green Worps, mon horizon ne dépasse pas le cadre de ma petite fenêtre et mes yeux ne trouvent guère d'autres foyers à contempler que l'antre des cheminées du Castel. Un feu d'enfer y brûle toute l'année. Terence est très frileux. Le petit a une santé fragile. Il tient de sa pauvre maman. C'est l'une des raisons pour lesquelles son père redoute la ville. Lady Auskin a perdu la santé à la suite d'un séjour trop prolongé à Manchester. Mais ce que le monde glébeux de la campagne pense des villes, je ne le dirai pas à Terence. Pas plus que je n'aborderai avec lui le sujet de son petit corps débile et condamné à ne pas vivre longtemps. Le fils de Lord Auskin est trop certain de sa force qu'il croit proportionnelle à son émerveillement au monde. Et le monde de Terence pourrait être celui de la grande ville et de son électricité. Or, retranché derrière les épais murs

du château, il ne fait que deviner le rêve et il s'ennuie beaucoup. Souvent, en pensant aux villes, Terence tremble d'impatience, laquelle finit par ressembler à de l'appréhension comme le devient tout mystère resté trop longtemps hors de portée : Qu'est-ce qui m'arrivera quand je rencontrerai une vraie ville, Emily ? Je voudrais aller à Londres. On dit que c'est une ville fée… Eh bien, Terence, tant qu'elle n'est pas sorcière, cette drôle de ville, il n'y a rien à craindre ! Moi aussi, tu sais, j'aimerais me rendre à Londres, car j'y ai une sœur et elle me manque. Je vais en parler à ton père… Lord Auskin, il faut que j'aille à Londres avec votre fils. Il faut que je lui montre la Tamise et ses bateaux. Croyez-vous que ce soit une bonne idée, Miss Pearl ? Oui, je le pense de tout mon cœur. Terence a besoin de voir autre chose. Mais sa santé, chère Emily, vous oubliez sa santé ? J'y veillerai. Alors, je vous fais confiance. Je vous conduirai demain matin à la gare. Les bonnes vont préparer les malles… Je suis déconcertée par la facilité avec laquelle je suis parvenue à convaincre Lord Auskin. Je crois qu'il attendait que quelqu'un prenne la décision à sa place. C'est chose faite. Demain, nous lancerons des cailloux dans la gueule d'eau de la Tamise. A-t-elle aussi faim que moi ?

J'ai passé toute la semaine dernière à Londres. La ville était enveloppée de pluie et de brouillard. J'avais écrit sur un billet l'adresse de l'usine où travaillait Virginia. Elle allait être surprise de me voir. Peut-être m'en voudrait-elle un peu de ne pas l'avoir prévenue plus tôt de mon arrivée. Mais une fois la mauvaise humeur passée, elle ne pourrait s'empêcher de me montrer son beau visage éclairé